

« Se faire la complice d'un ordre qui nous opprime » : comment Réinventer l'amour avec Mona Chollet.

Noemi Magerand

è dottoranda in storia contemporanea italiana presso l'Université Lyon 3. Le sue ricerche vertono sulla storia della sinistra italiana negli anni Settanta – in particolare il giornale il manifesto – e la storia dei movimenti politici e femministi.

noemi.magerand@univ-lyon3.fr

Through the reading of Mona Chollet's new essay, *Reinventing Love*, we will explore the different expressions of patriarchal domination in love relationships, especially the heterosexual ones, in order to explore their political potential, both at the individual and the collective level.

Introduction

Ces derniers temps, la thématique de l'amour semble investir de plus en plus les débats féministes: podcasts (*Le Cœur sur la table* de Victoire Tuaillon par exemple), revues (le 4ème numéro de *La Déferlante* contient un dossier sur l'amour intitulé «S'aimer: pour une libération des sentiments») et essais [1] nous invitent à interroger nos relations amoureuses – en particulier hétérosexuelles –, nos représentations érotiques, notre imaginaire romantique. Le premier septembre dernier, un groupe d'auteurs et autrices publiait *Nos amours radicales* (Alestra et al. 2021): un ouvrage recueillant huit textes sur l'amour pour «[déconstruire] la place que peut avoir l'amour amoureux dans notre société»: «L'amour amoureux est-il le seul qui importe? Couple hétérosexuel et féminisme sont-ils compatibles? Quel est le poids des inégalités sociales ou raciales sur le couple? Qu'est-ce que notre manière d'être avec l'autre veut dire de nous? Comment construire nos relations intimes en suivant des principes d'équité, qui ne sont pas encore acquis dans la société au sein de laquelle nous évoluons?».

Autant de questions auxquelles s'est attelée également Mona Chollet, connue pour différents essais tels que *Beauté fatale: Les nouveaux visages d'une aliénation féminine* (2012), *Chez soi: Une odyssee de l'espace domestique* (2015) et *Sorcières: La puissance invaincue des femmes* (2018). Dans son dernier ouvrage publié en septembre 2021, *Réinventer l'amour: Comment le patriarcat sabote les relations hétérosexuelles*, la journaliste part d'un constat très personnel: elle revendique son «amour de l'amour» et se considère comme une grande romantique, mais elle se heurte à des difficultés dès lors qu'il s'agit de défendre une vision de l'amour comme «une oasis, un sanctuaire», l'invitant ainsi à «prendre à bras-le-corps le sujet de l'amour hétérosexuel» (Chollet 2021, 11). Ce dernier semble en effet encombrant pour plusieurs raisons: d'une part, l'amour est souvent perçu comme un sujet trop léger et superficiel pour faire l'objet d'une analyse sérieuse, et de l'autre il semble entrer en profonde contradiction avec un engagement féministe. La relation hétérosexuelle signifie pour une femme en effet vouloir nouer un rapport étroit avec celui qui socialement la domine. C'est une question qui n'est pas nouvelle, et Mona Chollet parcourt très brièvement dans son introduction entre autres les critiques faites à l'hétérosexualité de la part de mouvements et militantes lesbiennes, ou encore reprend les réflexions de l'intellectuelle féministe bell hooks qui avait déjà pointé cette ambivalence:

Yet whenever a single woman over forty brings up the topic of love, again and again the assumption, rooted in sexist thinking, is that she is 'desperate' for a man. No one thinks she is simply passionately intellectually interested in the subject matter. No one thinks she is rigorously engaged in a philosophical undertaking wherein she is endeavoring to understand the metaphysical meaning of love in everyday life. No, she is just seen as on the road to 'fatal attraction.' (bell hooks 2000, xx)

Penser l'amour est donc souvent perçu comme indigne d'un travail intellectuel, et difficile – si ce n'est parfois douloureux – à concilier avec une réelle émancipation féministe, et pourtant pour la plupart d'entre nous il

[1] Nous pouvons citer à titre d'exemple: Guerra (2021); Herrera Gómez (2021).

occupe une place importante dans notre vie. Là est toute la contradiction qui pousse l'auteurice de *Réinventer l'amour* à s'attaquer à l'image idéalisée et hégémonique de l'amour, tout en nous faisant part de sa difficulté personnelle à devoir remettre en question de façon aussi profonde ce qu'elle considère comme un des piliers de son existence: il « me donne le sentiment d'augmenter un grand coup la flamme sous le chaudron de la vie, au point de la dilater, de la densifier, un peu comme le fait l'écriture. Comme l'écriture, il m'aide à faire corps avec le monde » (Chollet 2021, 7-8).

L'amour n'est donc pas seulement une question intime, mais englobe des enjeux bien plus larges et représente une façon d'être à nous-mêmes, aux autres et au monde qui nous entoure. Le sujet n'a certes pas été absent des réflexions féministes, mais il semblerait que l'intérêt qu'on lui porte dernièrement se soit intensifié, pour souligner davantage sa valeur politique. À partir principalement du dernier essai de Mona Chollet – tout en convoquant d'autres références porteuses elles aussi d'une réflexion sur l'amour –, et de ses critiques au modèle hégémonique d'amour romantique hétérosexuel, nous explorerons d'une part la valeur et le rôle politique – encore en grande partie oppressif – que peut revêtir l'amour, pour arriver à explorer, enfin, son potentiel émancipateur et les niveaux de notre existence où cette puissance peut s'exercer.

Cette recension-approfondissement n'a pas pour but d'épuiser tous les aspects abordés par Mona Chollet dans son essai, qui est très riche et affronte un très grand nombre de facettes de l'amour romantique hétérosexuel. Mais la lecture de *Réinventer l'amour* nous propose de nombreuses pistes de réflexion et nous invite à aller plus loin, et en particulier à approfondir la dimension politique et la puissance émancipatrice que l'amour peut avoir.

Un monde de contradictions

Ce qui ressort de la lecture de *Réinventer l'amour* est la quantité de contradictions auxquelles nous sommes confronté-es lorsque nous parlons d'amour romantique hétérosexuel. Ce dernier, tel qu'il nous est présenté de façon hégémonique, semble difficile si ce n'est impossible à vivre sereinement et sagement. Nous pourrions même aller jusqu'à dire qu'il est précisément présenté et cultivé comme impossible, et toutes les contradictions qui le composent sont précisément entretenues: « La perversité de nos sociétés est de nous bombarder d'injonctions à l'hétérosexualité tout en éduquant et en socialisant méthodiquement les hommes et les femmes de façon qu'ils soient incapables de s'entendre. Ingénieux, n'est-ce pas ? » (Chollet 2021, 15).

Ce sont des contradictions qui trouvent leur origine à différents niveaux, à commencer par des injonctions qui pèsent sur la personne – et surtout sur les femmes –, physiquement et moralement. Mona Chollet avait déjà longuement exploré ces injonctions esthétiques dans *Beauté fatale*, ici en partie réaffirmées pour les intégrer à son analyse de l'amour romantique hétérosexuel: par exemple, une femme doit faire du sport pour être mince mais sans être trop musclée, ou encore doit sembler indépendante sans pour autant gagner plus que son compagnon ou avoir un statut social supérieur à ce dernier. L'auteurice convoque ici, entre autres, bell hooks qui témoigne dans *Communion* avoir été quittée par un homme

le jour où on lui a offert un poste dans une prestigieuse université: « Mes ambitions lui avaient convenu aussi longtemps qu'elles n'étaient que cela, justement: des ambitions » (bell hook citée dans Chollet 2021, 69).

À y regarder de plus près, les canons de beauté, mais aussi professionnels ou économiques, cultivent en réalité une image de la femme amoindrie, affaiblie, qui doit prendre le moins de place possible de tous points de vue – être mince, petite, ne pas trop parler, être timide, ne pas dominer professionnellement ou économiquement –, en résumé: l'idéal féminin est l'infériorité et la soumission à l'homme. Toutes ces injonctions ont pour but de célébrer, érotiser, si ce n'est naturaliser cette infériorité et cette soumission sur lesquelles reposent les rapports amoureux hétérosexuels: « Le discours convenu selon lequel la libération croissante des femmes aurait ruiné les relations amoureuses implique d'ailleurs un aveu: notre organisation sentimentale repose sur la subordination féminine » (Chollet 2021, 58).

Le revers de cette médaille est une valorisation de tout ce qui est associé à la puissance physique et au pouvoir économique chez l'homme, et donc une valorisation d'un rapport de force défavorable aux femmes: « La séduction masculine se définit par le surplus; la séduction féminine, par la carence » (Chollet 2021, 76).

Ce déséquilibre et toutes les contradictions qu'il renferme s'élargissent également au modèle de couple qui est rendu désirable pour chacun des genres. Les femmes et les hommes sont éduqué-es et sociabilisé-es à désirer des modèles du couple hétérosexuel très différents, et par certains aspects là aussi incompatibles, ou pour le dire avec Simone de Beauvoir: « Le mot 'amour' n'a pas du tout le même sens pour l'un et l'autre sexe et c'est là une source des graves malentendus qui les séparent » (incipit du chapitre « L'amoureuse » in de Beauvoir tom II).

Très concrètement, ce déséquilibre se mesure en temps et en énergie: le temps et l'attention que chacun-e est prêt-e à consacrer à l'amour différent, avec toutes les frustrations et les rapports de force que cela peut créer. Mona Chollet, tout au long de son essai, s'appuie abondamment sur la littérature, la chanson, le théâtre ou encore le cinéma pour analyser les représentations qui nous sont proposées et qui nous façonnent: *J'attendrai*, de Dalida, *Belle du Seigneur* d'Albert Cohen, *Passion simple* d'Annie Ernaux (toutes les représentations qui nous entourent « ne montrent que ceci: une femme attend un homme »).

Tout pousse la femme à consacrer beaucoup de temps et une énergie importante à l'amour romantique (parfois même au détriment d'autres formes d'amour, comme l'amitié), tandis que tout incite l'homme à s'en détourner au profit d'autres formes d'épanouissement – travail, amitié, loisirs. Et ce, au point de façonner notre identité de femme car tout nous définit comme « les gardiennes du temple » [2] de l'amour, tout nous indique que l'épanouissement le plus désirable est l'amour romantique: « [...] les femmes sont conditionnées à rêver d'amour de manière obsessionnelle, à en faire le centre de leur identité et de leur quête existentielle, pour le plus grand bénéfice des hommes sur lesquels elles jettent leur dévolu » (Chollet 2021, 137). Il est donc naturel que nous y (sur)investissions du temps et de l'énergie, en nous accommodant de tous les risques que cela peut impliquer

[2] Titre du chapitre 3 de *Réinventer l'amour* (Chollet 2021, 153-214).

– désinvestissement d’autres sphères de nos vies, dépendance affective, frustration... –.

Au-delà des différents rôles rendus désirables au sein du couple hétérosexuel pour les femmes d’un côté et pour les hommes de l’autre, les sentiments que l’on associe à l’amour en soi entrent aussi en contradiction. Mona Chollet, dès les premières pages, souligne à quel point il est paradoxalement imprégné « d’une culture de mort » (2021, 142), de violence, de souffrance. Les fictions nous présentent souvent des amours impossibles à l’issue tragique – meurtre, suicide. La vision qui nous est proposée alors de l’amour romantique est partagée entre d’une part un modèle bourgeois « qui valorise le mariage, la stabilité », et d’autre part « la morale passionnelle ou romanesque, qui nous fait rêver d’amours tempétueuses, tourmentées, aussi irrésistibles qu’impossibles » (Chollet 2021, 33), tandis qu’un amour heureux est présenté comme ennuyeux et monotone. Ces contradictions dans nos représentations de l’amour se retrouvent jusque dans nos fantasmes mêmes, parfois teintés de masochisme, de soumission et de violence, car « façonnés très tôt par les influences culturelles subies », et qui, le plus souvent, nous apprennent « à considérer comme le ‘sexe’ hétérosexuel [ce qui] est en réalité le ‘sexe par/pour les hommes’, sans que notre œil soit exercé à distinguer la différence » (Chollet 2021, 234 et 238).

Tout au long de son ouvrage, Mona Chollet pointe donc les contradictions qui traversent nos représentations de l’amour romantique, à partir des injonctions qui pèsent sur les individus et sur le couple, jusque dans nos fantasmes.

À partir de ces constatations, il est clair que l’amour romantique tel qu’il nous est rendu désirable et les attentes qui en découlent entrent profondément en conflit avec une possible émancipation des carcans du patriarcat. À partir du moment où l’on rend séduisante chez la femme l’impuissance, et qu’elle est poussée à chercher à tout prix l’amour, elle aura tout intérêt à la cultiver, quitte à la mimer – « au risque de cultiver une faiblesse et une impuissance réelles » – afin « de manifester de l’amour à un homme et d’en recevoir » (Chollet 2021, 174). Le conditionnement des femmes à l’amour, à cet amour, les met donc dans une position de faiblesse face aux hommes :

Même si je ne pense pas, encore une fois, que l’hétérosexualité se résume à une ruse du patriarcat, il me paraît indéniable que, en abreuvant les filles et les femmes de romance, en leur vantant les charmes et l’importance de la présence d’un homme dans leur vie, on les encourage à accepter leur rôle traditionnel de pourvoyeuse de soin. [...] On éduque les femmes pour qu’elles deviennent des machines à donner, et les hommes pour qu’ils deviennent des machines à recevoir. (Chollet 2021, 164)

Cette position de faiblesse pousse ainsi les femmes à être celles qui font les compromis, qui se sacrifient plus facilement que les hommes face à un désaccord ; et ces derniers se retrouvent également en position de pouvoir « dicter les modalités de la relation ». Cette dynamique est également une de celles à l’origine des violences psychologiques et physiques que certains hommes infligent aux femmes, et est le résultat de « ce que chacun a intériorisé quant à son rôle, à sa valeur et à ce qu’il est en droit d’attendre de l’autre en tant qu’homme ou en tant que femme » (Chollet 2021,

101) : à savoir que les femmes sont celles qui donnent, et non celles qui reçoivent. Les hommes abusifs et violents ne sont donc pas des « pervers narcissiques », mais bien des « enfants sains du patriarcat » [3], car ils répondent parfaitement aux attentes imposées par cet amour romantique, et par la domination masculine de façon générale.

Dans le deuxième chapitre, « Des hommes, des vrais », l'auteur analyse les différents facteurs qui entretiennent les violences au sein du couple hétérosexuel, et qui se nourrissent du modèle sacrificiel inculqué aux femmes et de la complaisance de trop nombreux-tes acteur-rices de la société – par exemple certain-es journalistes, comme démontré à travers l'analyse du traitement médiatique des violences conjugales. Avec ce chapitre dense et à la lecture difficile – à juste titre – face à l'horreur et l'ampleur du problème, il nous est évident que le coût à payer pour cet amour romantique peut être extrêmement élevé : ce dernier peut porter atteinte à l'intégrité morale et physique des femmes.

L'amour romantique tel qu'analysé dans *Réinventer l'amour* ne semble donc laisser que peu de place à l'émancipation féminine et permet au contraire d'asseoir la domination masculine. Mais si le coût pour vivre cet amour romantique peut être élevé, sortir de ce modèle peut tout autant coûter cher. D'un point de vue social, à partir des travaux de la sociologue Eva Illouz, Mona Chollet souligne que la réussite économique et professionnelle des hommes leur permet de renforcer leur pouvoir sexuel, puisque les codes de séduction valorisent principalement chez les hommes un statut social élevé, tandis que la valeur des femmes repose encore principalement sur des critères de beauté et de jeunesse, voire – comme nous l'avons évoqué – sur une infériorité sociale. Ainsi, « Chez les femmes, la position sexuelle et la position sociale sont [...] beaucoup plus susceptibles d'entrer en conflit » (Illouz 2020). Elles se retrouvent donc à devoir choisir entre pouvoir sexuel et pouvoir économique et social.

Au-delà du coût social que cette vision de l'amour romantique peut avoir, Mona Chollet met en évidence aussi le coût émotionnel auquel les femmes peuvent être confrontées si elles veulent sortir de ce modèle, et cite le concept de « paradoxe de la sécurité » de la chercheuse Wendy Langford : une fois parvenues à une « sécurité existentielle » et à une estime de soi qui dépendent d'une autre personne, nous allons plus probablement continuer à rechercher de la reconnaissance dans cette relation, même si entre-temps elle est devenue source de souffrance. « Plus l'estime d'elles-mêmes des femmes est mise à mal par leur relation de couple, plus elles dépendent du regard et de la reconnaissance de leur compagnon – un phénomène qui atteint son paroxysme chez les victimes de violences » (Chollet 2021, 208).

Ainsi, lorsqu'une personne a été poussée à faire dépendre du regard de l'autre sa propre valeur, il peut être coûteux de sortir de la relation qui apporte reconnaissance et estime de soi, même si elle est en réalité nocive. Cette centralité du regard des hommes sur les femmes dans notre société, à plusieurs niveaux [4], a pour conséquence « un décentrage permanent par rapport à elles-mêmes ». « Cette toute-puissance de la subjectivité et du regard masculins a pour conséquence que les femmes apprennent à s'envisager comme un spectacle offert aux hommes et au

[3] Mona Chollet cite la thérapeute Elisende Coladan, à l'origine de cette distinction.

[4] Mona Chollet cite en particulier les travaux de la critique de cinéma féministe Laura Mulvey et son concept de *male gaze* (2021, 217 et suivantes).

monde en général. [...]» (Chollet 2021, 218) : la femme se pense comme étant regardée, et l'homme comme celui qui regarde.

Penser ces relations et nos choix en termes de coûts – émotionnel, social... – permet de mettre en lumière la complexité et les paradoxes qui imprègnent les relations amoureuses hétérosexuelles, du fait des modèles inculqués et intériorisés. Concernant en particulier la soumission des femmes, la philosophe Manon Garcia a livré un travail approfondi dans *On ne naît pas soumise, on le devient* pour en comprendre les raisons et les manifestations, à partir des réflexions de Simone de Beauvoir qui écrivait déjà en parlant de l'amour : « Même si l'indépendance lui est permise, ce chemin est encore celui qui paraît à la plupart des femmes le plus attrayant ; il est angoissant d'assumer l'entreprise de sa vie ; [...] tout [incite la femme] à suivre la pente de la facilité : au lieu de l'inviter à lutter pour son compte, on lui dit qu'elle n'a qu'à se laisser glisser et qu'elle atteindra des paradis enchanteurs » (de Beauvoir 1949 chap. « L'amoureuse »).

Il peut être en effet très coûteux pour une femme de se détourner de la soumission, et effrayant d'assumer son propre destin : « En refusant d'être un sujet, en se faisant objet, tout être humain peut esquiver le coût de la liberté. » Une des spécificités de la soumission des femmes selon Manon Garcia est que « leur conformité aux attentes de l'opresseur est bien plus largement rétribuée que pour les autres groupes opprimés. On comprend alors que les femmes qui se soumettent consentent à un destin qui leur est assigné après une sorte de calcul coûts/bénéfices dans lequel les délices de la soumission pèsent lourd face aux risques de la liberté » (Garcia 2018, 209 et 210). C'est un destin vers lequel les femmes dès leur plus jeune âge sont poussées, et l'organisation patriarcale de notre société et de nos rapports personnels rend ce destin plus attrayant et avantageux.

Le mythe de l'amour romantique hégémonique et les conditions qui nous sont proposées pour pouvoir y accéder ressemblent donc fortement à une impasse pour les femmes : il semble impossible pour elles d'être reconnues comme sujet et comme égale de l'homme à l'intérieur de ce modèle, et de pouvoir y exercer pleinement leur liberté. Or, sortir de ce modèle peut aussi avoir un coût important : renoncer à un pouvoir sexuel, à une forme de sécurité émotionnelle, si ce n'est à l'amour romantique lui-même – puisque ce modèle ne nous est pas présenté comme *un* modèle parmi d'autres, mais comme la seule forme d'amour romantique possible.

Cet amour romantique hétérosexuel, à l'analyser de plus près, semble donc bien dysfonctionnel. Or, Mona Chollet démontre qu'en réalité, ce ne sont pas tant des déviations du modèle romantique hégémonique, mais bien sa raison d'être : il s'agit d'un modèle qui doit fonctionner précisément comme cela pour perpétuer la domination masculine.

A l'aide de plusieurs exemples de parcours de vie de femmes, l'auteur montre que même celles qui répondent aux attentes créées par ce modèle romantique ne sont parfois pas nécessairement plus chanceuses en amour : elle prend l'exemple de Jane Birkin qui « a toujours été dans une position fragile face à ses compagnons successifs » – lesquels avaient pour la plupart « une assise sociale, un pouvoir » du fait de leur talent, leur statut de créateur et leur plus grand âge, réduisant Jane Birkin à muse ou « poupée avec [s]es qualités de poupée », elle-même n'en retirant aucune

sécurité affective par ailleurs car « dans un monde qui s'acharne à saper leur confiance en elles, les femmes jouissent rarement de leur beauté » (Chollet 2021, 77-78) – ; ou cite encore le parcours de Tarita Teriipaia, compagne tahitienne de Marlon Brando à laquelle il refusa une carrière dans le cinéma et qui incarnait à ses yeux « la pureté et l'innocence » du « paradis originel » que serait Tahiti, aussi lieu de leur rencontre. À une appropriation féminine s'ajoute ici aussi une domination raciale : « Il se comporte avec Tarita Teriipaia exactement comme un de ces Américains impérialistes et oppressifs qu'il prétend abhorrer » (Chollet 2021, 87-88).

« Résumons : une femme qui existe d'abord par sa personnalité, avec son univers, ses projets, ses opinions, ses réussites, court le risque d'effrayer certains hommes. Mais une femme qui correspond aux fantasmes masculins, qui existe amoureusement et socialement d'abord par sa beauté, court le risque d'être ballottée au gré du désir des hommes, avec l'insécurité permanente, dévorante, que cela suppose » (Chollet 2021, 80) – et l'on pourrait ajouter aussi « qui existe amoureusement et socialement » par sa jeunesse ou car elle incarne certains stéréotypes de genre ou raciaux aux yeux des hommes, bref, par son pouvoir sexuel pour reprendre le concept d'Eva Illouz.

L'amour romantique que Mona Chollet décortique dans cet essai n'est donc jamais avantageux pour les femmes, même pour celles qui semblent correspondre aux attentes. C'est bien ainsi qu'il semble être construit : comme une impasse, où les femmes perdent à tous les coups et où tout tend à entretenir la domination patriarcale, parfois aussi mêlée à d'autres types de domination tel que le racisme.

La valeur politique de l'amour

L'amour et le couple hétérosexuel sont donc pleinement le reflet de notre société, de ses représentations et de ses rapports de domination, et il tend même à les perpétuer à tous les niveaux, jusque dans nos goûts eux-mêmes. En effet, lorsqu'une préférence sexuelle coïncide avec des représentations sexistes ou racistes pas exemple, certain-es présentent l'argument de l'« inclination personnelle » ; mais Mona Chollet souligne que « Le plus vraisemblable est cependant que nos goûts, là encore, sont tributaires des préjugés et des représentations en circulation dans nos sociétés, dont nous sommes forcément imprégnés » (Chollet 2021, 95).

En effet, nos goûts aussi sont politiques, sont « fabriqués politiquement » pour le dire avec Paul B. Preciado : « Plus on est en accord avec le goût hégémonique, mieux on est accepté par les autres, plus on est normalisé, contrôlé, et moins on est capable de construire une esthétique de vie » (Sarratia 2020, citée par Chollet 2021, 63). Nous sommes donc non seulement conditionné-es à modeler nos préférences en fonction des représentations hégémoniques, mais nous avons aussi tout intérêt à le faire, car, comme souvent, s'écarter de la norme peut avoir un coût plus élevé que s'y conformer.

Au-delà de nos goûts, ce sont tous les pans de notre vie qui sont investis par une relation amoureuse : rapport au travail (domestique en particulier), conditions matérielles de notre vie, rapports de séduction, éducation des enfants... « C'est tout le rapport à la vie qui est conditionné par le fait d'être en relation avec un homme » (Bouazzouni 2021, 86), nous

explique la chercheuse Stéphanie Mayer. Prendre conscience de ce lien fort entre amour et représentations, entre couple et conditionnements matériels et sociaux, est un premier pas essentiel à partir duquel changer, reconstruire un imaginaire amoureux dans nos sociétés.

C'est précisément cette prise de conscience et cette critique à l'hétérosexualité comme système, comme régime politique pour reprendre les termes de Monique Wittig (1992), que les militantes lesbiennes ont théorisé à partir des années 1970. Mona Chollet mentionne ces réflexions dès son introduction: « En choisissant ce sujet, je sais que je me condamne à rouler lamentablement au pied du podium de la radicalité féministe. [...] Considérée un peu froidement, l'hétérosexualité est une aberration. ». En témoigne aussi le soulagement de militantes ou essayistes lorsqu'elles sont sorties de l'hétérosexualité pour échapper « à son conformisme, son ennui, ses oppressions, ses déceptions et ses frustrations » [5].

Sortir de l'hétérosexualité est une des voies de sortie possibles parmi d'autres; dans tous les cas, ces réflexions ont poussé les hétérosexuelles à s'interroger sur les conditionnements qu'impliquaient et cachaient les relations avec les hommes. Stéphanie Mayer précise: « Ces réflexions obligent les hétéros à visibiliser contradictions et concessions. Tout ce à quoi on participe consciemment ou non, tous les processus par lesquels on légitime, on explique, on justifie... Cette obligation de conscience critique continue par rapport à soi-même, c'est certes fatiguant, mais c'est reconnaître que la manière dont l'hétérosexualité est organisée reste problématique. » Elle avance l'hypothèse que les hétérosexuelles n'auraient pas développé des réflexions aussi critiques si elles n'avaient pas été « mises au pied du mur par les lesbiennes » (Bouazzouni 2021, 89).

[5] Virginie Despentes: « Sortir de l'hétérosexualité a été un énorme soulagement. »; voir Chollet 2021, 19-22.

Ces critiques de l'hétérosexualité permettent donc aussi de mettre en évidence les rapports de force qui se jouent et se perpétuent dans l'amour romantique hétérosexuel, et qui déterminent la forme et les modalités que ce dernier peut prendre. A cela, nous pouvons ajouter un autre conditionnement, qui est celui des conditions matérielles très concrètes des personnes impliquées dans la relation et leurs améliorations rendues possibles par la société. Victoire Tuillon, dans l'introduction au dossier sur l'amour dans le n°4 de *La Déferlante* précise: « l'amour n'est pas un concept abstrait: ce sont les conditions matérielles de nos existences qui lui permettent (ou non) de se déployer » (Tuillon 2021, 82). En effet, la situation économique d'une personne peut conditionner non seulement les modalités d'une relation amoureuse quelle qu'elle soit, mais aussi parfois la possibilité même de cette relation. Le dossier de la revue a recueilli par exemple les témoignages de deux membres du collectif Le prix de l'amour – Anne-Cécile Mouget et Kevin Poliano – qui se mobilise « pour la déconjugalisation de l'allocation aux adultes handicapé-es (AAH) » car elle enferme « l'amour dans des logiques de dépendance ». Tou-tes les deux rapportent leur expérience personnelle et celle de personnes avec qui iels ont pu échanger, qui ont renoncé à une vie de couple, à un projet de Pacs ou de mariage pour ne pas perdre leur autonomie financière, et ce à cause du système de calcul de cette allocation qui prend en compte les revenus du ou de la conjoint·e si la personne handicapée vit en couple. Tou-tes deux chercheur·ses, iels font le choix dans leur vie de la connaissance et de l'amour, et la leur est une lutte politique pour « aider des milliers de

personnes à vivre librement leur vie amoureuse » (Deroeux 2021, 108-111).

Les inégalités matérielles et les dispositifs permettant de les limiter ou de les supprimer peuvent donc être aussi fondamentaux quant à la forme ou à la possibilité même d'une relation amoureuse. L'amour, à travers tous les aspects que nous venons de voir, se présente donc d'autant plus comme un enjeu politique car il reflète et concentre les rapports de domination et les inégalités en jeu dans notre société. Mais il n'est pas un simple réceptacle de ces dynamiques, il peut aussi par certains aspects devenir aussi puissance et action.

En effet, dans plusieurs travaux l'amour romantique est décrit et analysé à travers des champs lexicaux bien précis: Eva Illouz par exemple reprend une terminologie issue de l'économie capitaliste (« un marché des rencontres autorégulé », « dérégulation des marchés du mariage », « capital sexuel/érotique » ; le désir ressemble à un échange économique « régulé par les lois de l'offre et de la demande, de la rareté et de la surabondance » [6]), Victoire Tuillon parle de véritable « révolution romantique », et si l'on veut remonter plus loin nous pouvons penser à Friedrich Engels qui présente en 1884 la famille comme première cellule de la société présentant tous les rapports de pouvoir et d'exploitation présents à une plus grande échelle dans la société :

Dans un vieux manuscrit inédit, composé par Marx et moi-même en 1846, je trouve ces lignes: « La première division du travail est celle entre l'homme et la femme pour la procréation. » Et je puis ajouter maintenant: La première opposition de classe qui se manifeste dans l'histoire coïncide avec le développement de l'antagonisme entre l'homme et la femme dans le mariage conjugal, et la première oppression de classe, avec l'oppression du sexe féminin par le sexe masculin. [...] Le mariage conjugal est la forme-cellule de la société civilisée, forme sur laquelle nous pouvons déjà étudier la nature des antagonismes et des contradictions qui s'y développent pleinement. (Engels 1972)

Enfin, la chercheuse féministe Coral Herrera Gómez va jusqu'à souligner à quel point le modèle hégémonique de l'amour romantique (hétérosexuel et monogame) a été érigé comme véritable « utopie émotionnelle collective »: grâce au développement des moyens de communication, l'amour romantique s'est installé dans l'imaginaire collectif comme but utopique à atteindre avec toutes les promesses de bonheur qui en découlent. Une utopie basée sur une idéologie hégémonique (patriarcale et chrétienne, où le couple est idéalement voué à la reproduction), tandis qu'il nous est présenté comme émotion individuelle qui naîtrait presque par magie (Herrera Gómez 2011).

Si nous lisons l'amour en ces termes – politiques, économiques – en lui conférant une valeur, et surtout une puissance, oppressive, il s'agit là d'un premier pas pour lui reconnaître également une puissance émancipatrice et la possibilité de subvertir les modèles qui nous sont présentés. Pour reprendre les termes de Coral Herrera Gómez, recréer une véritable utopie, non pas au sens d'impossible modèle figé, promesse de bonheur éternel, mais comme système de valeur vers lequel tendre, comme exercice de l'imagination pour explorer le champ des possibles et prendre conscience que d'autres formes de relation peuvent exister.

« What we cannot imagine cannot come into being » [7]

[7] bell hooks (2000, 14)

Comment concrétiser cette puissance émancipatrice ?

À quels niveaux l'amour peut-il être force de changements politiques ? Mona Chollet souligne qu'affronter les contradictions et les tensions liées à l'amour romantique hétérosexuel – telles que nous les avons présentées en particulier dans la première partie – est un premier pas nécessaire pour prendre conscience du fait que nous sommes tous et toutes construits-es, pris-es dans des représentations, des aspirations, des désirs, qui ne nous appartiennent pas complètement. C'est seulement lorsque nous avons reconnu cela que nous pouvons nous en émanciper et nous réinventer. La démarche de l'autrice ne consiste pas à faire de l'amour hétérosexuel la source de tous les maux, mais bien de l'analyser pour mieux le subvertir et y aménager de nouveaux espaces, plus désirables et égalitaires : « Voir la source de tous les problèmes dans l'hétérosexualité elle-même, ce serait passer à côté d'une vision plus fine de tout ce qui, en son sein, peut être contesté, réinventé, réaménagé » (Chollet 2021, 26). Dénoncer tout ce qui est malsain et dangereux dans ce modèle d'amour romantique signifie au fond croire que ce système peut être révolutionné.

Un premier champ d'action proposé par Mona Chollet est celui de la fiction, qu'elle utilise amplement dans son essai car puissant vecteur de représentations : en analysant par exemple le modèle de l'artiste tourmenté qui puise sa créativité dans la souffrance – la faisant également subir aux autres et maltraitant ses proches –, elle cite l'autrice américaine Elizabeth Gilbert qui décide au contraire de placer sa vie et son œuvre sous le signe de l'amour – la souffrance émotionnelle lui ôtant toute profondeur : « ma vie devient étroite, pauvre, solitaire » [8] –.

Plutôt que d'idéaliser et de mystifier des modèles toxiques – comme par exemple l'artiste tourmenté – des « œuvres couvrant tout le spectre des émotions et des réalités humaines, fortes, riches, nuancées, complexes, troublantes, drôles, peuvent se déployer sur de tout autres bases » (Chollet 2021, 148).

[8] Elizabeth Gilbert, *Comme par magie*, citée dans Chollet (2021, 148).

Le pouvoir de proposer massivement de nouvelles représentations de l'amour – tout comme pour d'autres dimensions de nos existences – dépend aussi de conditions concrètes bien précises : par exemple, à qui confie-t-on ce rôle ? Qui choisit quelles représentations mettre en avant ? Il est nécessaire de donner la parole et les moyens à des personnes porteuses d'un discours et de représentations qui diffèrent des représentations hégémoniques que nous avons décrites précédemment. Mona Chollet rappelle que « l'un des enseignements de l'affaire Weinstein » a été que « pendant des décennies, un homme qui considérait les femmes comme de la viande – et qui, selon toute vraisemblance, n'était pas le seul dans ce milieu – a exercé, en tant que producteur de premier plan à Hollywood, un pouvoir immense sur nos imaginaires » (Chollet 2021, 74).

Pour ces nouvelles représentations, le niveau collectif se couple nécessairement à une dimension individuelle : révolutionner notre imaginaire de l'amour passe par une révolution intérieure également – et non exclusivement, car il ne s'agit ici ni d'un changement qui reposerait uniquement sur les comportements et la psychologie de chaque individu, ni

de développement personnel –. À l'image de cercles concentriques, c'est un processus d'émancipation qui touche et englobe plusieurs niveaux : individuel, interpersonnel et collectif. Nous avons besoin d'apprendre à désaimer la violence, à désérotiser les rapports de domination par exemple, et c'est un travail qui se mène à plusieurs échelles : sur soi et son propre imaginaire, au sein d'une relation et dans notre société. Ces différentes dimensions ne s'excluent pas l'une l'autre mais fonctionnent ensemble. Mona Chollet, reprenant les réflexions de Carol Gilligan et Naomi Snider, nous invite à faire de l'amour une « révolution permanente » car « si le patriarcat vit et prospère aussi en nous, alors 'le changement politique dépend d'une transformation psychologique, et vice versa' » (Chollet 2021, 201-202).

L'autrice nous propose plusieurs pistes concernant les stratégies et contenus de cette révolution et l'imaginaire que nous pourrions développer : dégenrer une certaine vision de l'amour en est une. En effet, nous avons vu que l'amour est souvent perçu comme un sujet futile, appartenant à la sphère féminine, indigne d'un travail intellectuel et peu viril – bref, l'amour est une affaire de femmes, et les hommes sont poussés à le mépriser, créant parfois aussi une « distorsion entre leur vécu et leur pensée » –. Mona Chollet défend son envie d'accorder une place importante à l'amour dans sa vie : « Dans mon esprit, l'amour *vaut la peine*, il mérite qu'on lui consacre de la place, du temps, de l'attention [...] » Parmi les raisons politiques, sociologiques, culturelles qui incitent les femmes à accorder un tel prix à l'amour, elle en suggère une supplémentaire : « parce que nous avons raison. Nous le survalorisons, mais je crois aussi que les hommes le sous-estiment » (Chollet 2021, 157-158).

Faire de l'amour une valeur qui ne soit pas une prérogative féminine et futile, sans le surinvestir ni le mépriser, nécessite une (parfois difficile) prise de conscience de ces conditionnements, mais en vaut la peine dans nos existences individuelles et aussi dans notre société. Tout le monde gagnerait à érotiser, à rendre désirable un amour, quel qu'il soit, basé sur l'empathie, la compréhension, l'égalité, la gentillesse. Imaginer ce que cela pourrait avoir comme conséquences dans nos relations intimes et collectivement est absolument grisant, et Mona Chollet nous propose quelques-unes de ces fantasmagories tout au long de son essai :

Imaginer à quoi ressemblerait notre paysage amoureux si les femmes restaient inflexibles sur le respect de leurs besoins, et si elles avaient toujours les moyens matériels de le faire, est l'une des fantasmagories les plus satisfaisantes que je puisse nourrir.

Ou encore :

Nous pourrions tenter d'inventer une esthétique qui repose sur l'identification plutôt que sur l'objectification ; qui célèbre le bien-être des femmes, plutôt que l'entrave et la standardisation de leurs corps (c'est audacieux, je sais). (Chollet 2021, 165 et 226)

La fiction pourrait prendre parfaitement le relais ici pour imaginer le développement de relations et d'une société basées sur ces principes. Ériger l'empathie, basée justement sur l'identification avec l'autre, comme

principe-guide pour nous-mêmes, nos relations et la société semble être cette forme d'utopie évoquée à la fin de la deuxième partie ; un système de valeurs vers lequel tendre. Stéphanie Mayer souligne qu'à partir de nos relations ce changement peut investir de façon plus globale la société :

[...] si on part du principe que la relation peut être transformée sur la base d'un engagement mutuel à l'égard de l'égalité, ça demande beaucoup d'humilité, d'écoute et de courage. Très peu de gens y parviennent. Pourtant, si tout le monde prend plus de responsabilités, il y aura plus d'égalité, d'attention, de bienveillance et de solidarité. Ça s'arrime à une transformation beaucoup plus globale de la société.
(Bouazzouni 2021, 90)

Elle souligne ici également qu'un tel changement demande du courage et de l'humilité, et demande de reconnaître, comme dans tous types de relations, que nous nous devons des choses : de l'attention, du respect, de l'écoute. Ce travail émotionnel et d'éducation à de nouvelles valeurs et représentations, le dévouement envers les autres, doit également être mieux distribué car il repose pour l'instant essentiellement sur les femmes : « Le monde tourne beaucoup trop grâce au dévouement féminin, et beaucoup trop de gens en abusent. Il serait temps que le dévouement devienne une qualité mieux répartie » (Chollet 2021, 139).

Cela rejoint une des définitions de l'amour qui nous est proposée dans *Réinventer l'amour* : non comme un sentiment ou état que l'on subirait, mais comme un acte, avec les responsabilités et les conséquences qu'il implique. bell hooks préconise de « ne pas penser à l'amour comme à un simple sentiment qui autorise toutes sortes de comportements, mais comme à un ensemble d'actes. » C'est une définition qui rend alors incompatible aimer et être nuisible ou violent, qui nous oblige à penser, lorsque nous aimons, les responsabilités que cet acte implique :

[bell hooks] sait qu'il est difficile d'admettre la définition de l'amour qu'elle propose, car cela nous place face à nos manques et à nos manquements. Cela nous oblige à affronter le fait que nous n'avons pas su aimer et/ou que d'autres n'ont pas su nous aimer. Mais elle est convaincue que nous devons avoir le courage de l'adopter et de nous y tenir. (Chollet 2021, 150-151)

L'amour prend donc pleinement sa dimension d'acte politique émancipateur ; une puissance qui balaye l'image frivole, superficielle qui peut lui être attachée dans notre imaginaire. Il implique des responsabilités et du courage, mais c'est précisément là un défi stimulant, qui nécessite d'aller puiser dans notre imagination les ressources nécessaires pour subvertir un modèle oppressif et violent. Parce que cela est une nécessité politique, mais aussi – et peut-être surtout – car cela en « vaut la peine ».

Bibliographie

- Alestra, L. et al. (2021). *Nos amours radicales: 8 visions singulières pour porter un regard nouveau sur l'amour*. Vanves CEDEX: Hachette Pratique.
- Beauvoir, S. de (1949). *Le Deuxième sexe*. Tome II: L'expérience vécue. Paris: Gallimard.
- bell hooks (2000). *All about love: new visions*. New York: Harper.
- Bouazzouni, N. (2021). «Déconstruire les relations hétérosexuelles avec la chercheuse Stéphanie Mayer». *La Déferlante*, 4, décembre.
- Chollet, M. (2021). *Réinventer l'amour*. Paris: Éditions La Découverte.
- Deroeux, I. (2021). 'L'allocation adultes handicapés est un frein à la vie amoureuse', avec le collectif Le prix de l'amour. *La Déferlante*, 4, décembre.
- Engels, F. (1972). *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*. Trad. fr. de J. Stern; préface de É. Bottigelli. Paris: Éditions sociales.
- Garcia, M. (2018). *On ne naît pas soumise, on le devient*. Paris: Flammarion.
- Guerra, J. (2021). *Il capitale amoroso. Manifesto per un eros politico e rivoluzionario*. Milano: Bompiani.
- Herrera Gómez, C. (2011). *La Construcción socio-cultural del amor romántico*. Madrid: Editorial Fundamentos.
- Herrera Gómez, C. (2021). *Révolution amoureuse: pour en finir avec le mythe de l'amour romantique*. Binge Audio Editions.
- Illouz, E. (2012). *Pourquoi l'amour fait mal: L'expérience amoureuse dans la modernité*. Trad. fr. de F. Joly. Paris: Le Seuil.
- Illouz, E. (2020). *La fin de l'amour. Enquête sur un désarroi contemporain*. Trad. fr. de S. Renuat. Paris: Le Seuil.
- Sarratia, G. (2020, 22 mai). Paul B. Preciado: 'Ma masculinité dissidente est aussi délirante que la masculinité normale'. *Le goût de M*, www.lemonde.fr/podcasts/article/2020/05/22/paul-b-preciado-ma-masculinite-dissidente-est-aussi-delirante-que-la-masculinite-normale_6040399_5463015.html.
- Tuailon, V. (2021). Pour une libération des sentiments. *La Déferlante*, 4, décembre.
- Wittig, M. (1992). *The straight mind. And Other Essays*. Boston: Beacon Press.